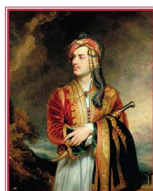


# The Historical Review/La Revue Historique

Vol 18, No 1 (2021)

Historical Review / La Revue Historique

The *H*istorical Review  
La Revue *H*istorique



VOLUME XVIII (2021)

Section de Recherches Néohelléniques  
Institut de Recherches Historiques / FNRS

Section of Neohellenic Research  
Institute of Historical Research / NHRF

**Un homme des lumières néohelléniques: L'identité complexe de l'athénien Panayotis Codrica (1762–1827)**

*Alexandra Sfoini*

Copyright © 2022



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

## To cite this article:

Sfoini, A. (2022). Un homme des lumières néohelléniques: L'identité complexe de l'athénien Panayotis Codrica (1762–1827). *The Historical Review/La Revue Historique*, 18(1), 179–192. Retrieved from <https://ejournals.epublishing.ekt.gr/index.php/historicalReview/article/view/31374>

## Articles

### UN HOMME DES LUMIÈRES NÉOHELLÉNIQUES: L'IDENTITÉ COMPLEXE DE L'ATHÉNIEN PANAYOTIS CODRICA (1762–1827)

*Alexandra Sfoini*

---

RÉSUMÉ: Panayotis Codrica naquit à Athènes et entama une carrière de secrétaire à Constantinople, puis dans les Principautés danubiennes et fut plus tard employé au Ministère des Affaires étrangères à Paris. Dans l'entourage des princes Phanariotes, il s'imprégna de l'éducation des Lumières européennes et s'impliqua activement dans le mouvement des Lumières néohelléniques. Il aborda aussi la question controversée de la corruption de la langue par rapport à son modèle antique, et il prit position en faveur de la langue des "nobles", soutenue par le système de la hiérarchie ecclésiastique et politique de la nation grecque. Codrica réunissait tous les attributs qui lui permettaient de s'intégrer aux élites administratives de l'Empire ottoman et de la France, et il participa aussi à l'érudition éclairée de son temps tout en forgeant une identité complexe.

---

Dans l'article "Homme" de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, une nouvelle perception de l'homme est exprimée: *C'est un être sentant, réfléchissant, pensant, qui se promène librement sur la surface de la terre...* Créature naturelle et libre, maître de son destin, rationnel et perfectible, l'homme émerge de son immaturité spirituelle, défie les autorités établies et fait partie d'une nouvelle société où la hiérarchie est organisée suivant le contrat social et sert le bien commun.<sup>1</sup>

Dans le monde grec sous domination ottomane depuis 1453, la remise en question de la direction spirituelle absolue de l'Église marque le début de la rupture avec l'aristotélisme, l'éveil et la maturation de la conscience à travers les idées des Lumières européennes qui répondent aux nouveaux groupes et aux nouvelles demandes sociales. Les Lumières néohelléniques, qui remontent au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, parviennent à leur apogée dans les années 1774–1821, et sont divisées en trois périodes correspondant aux étapes des Lumières françaises:

---

\* L'article est une forme élaborée de la communication présentée au 15<sup>ème</sup> Congrès international sur les Lumières, Édimbourg, Écosse 14–19 juillet 2019, dans le cadre du projet "Anavathmis" de l'Institut de recherches historiques/Fondation Nationale de la recherche scientifique.

<sup>1</sup> Michel Vovelle, "Introduction," dans *L'homme des Lumières*, dir. Michel Vovelle (Paris: Seuil, 1996), 9.

Voltaire, *Encyclopédie*, Idéologues.<sup>2</sup> Dans ce cadre intellectuel général, dont les déterminants fondamentaux sont la sécularisation progressive de la société et la formation de l'esprit libéral, le type de l'homme des Lumières évolue, provenant de toutes les couches sociales, à savoir de la noblesse, du clergé, de l'érudition, bien que prévale l'exemple du commerçant en tant que porteur d'une nouvelle conscience. De toute évidence, ils ne constituent pas une seule personne et, pour revenir à leur physionomie commune, il est besoin d'une grande abstraction. Il est donc nécessaire d'étudier les cas et les manifestations contradictoires qui enrichissent en nuances le tableau général.

Un cas intéressant pour cette étude est celui de Panayotis Codrica, un homme qui réunissait tous les attributs qui lui permettaient de s'intégrer aux élites administratives de l'Empire ottoman: la naissance, le talent, le mérite, l'éducation et l'aisance financière.<sup>3</sup>

Codrica, né à Athènes en 1762, avait le privilège d'appartenir à une ancienne famille noble de la ville, particulièrement en vue du fait que sa mère descendait de la famille des Cantzillieri. Plus tard, il portera avec fierté le surnom de Chancelier et il se vantera des noms byzantins que ses origines rassemblent, ceux de Chalkondyli, Palaiologo et Gaspari. Il apparaît qu'il avait déjà reçu une bonne éducation à Athènes, ville qui jouissait à l'époque d'un ascendant politique héréditaire et qui, quoique "barbarisée" par la conquête ottomane, conservait quelques traces du prestige du passé.<sup>4</sup> Cet Athénien prometteur quitta le foyer paternel à l'âge de seize ans, et, suivant le courant de l'époque, se dirigea vers la capitale de l'Empire ottoman; il continua peut-être ses études à Constantinople, parce que très vite il fut nommé secrétaire du patriarche de Jérusalem puis, plus tard, au poste de premier secrétaire au service du prince phanariote Michel Soutzo.<sup>5</sup>

Étant donné que Codrica était intégré au milieu des notables grecs du quartier du Phanar de Constantinople, et à cause de leur rôle important à cette époque, nous proposons de donner un bref aperçu historique des Phanariotes.<sup>6</sup>

---

<sup>2</sup> C.Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières* (Genève: Droz, 1969); Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός* (Athènes: Ermis, 1985).

<sup>3</sup> Alexandra Sfoini, "Φωτισμένες αυθεντίες σε γραφειοκρατικά περιβάλλοντα: Ο Παναγιώτης Κοδρικάς και η γλώσσα των ευγενών," *Τα Ιστορικά* 59 (2013): 325–62.

<sup>4</sup> Loukia Droulia, "Ο Σρον και οι άλλοι ξένοι στην Αθήνα, 17ος αιώνας," *Εποχές* 38 (1966): 80–100.

<sup>5</sup> C.Th. Dimaras, "Προτομή του Κοδρικάς," *Φροντίσματα, Πρώτο μέρος, Από την Αναγέννηση στον Διαφωτισμό* (Athènes: s.n., 1962), 67–88.

<sup>6</sup> Sur les Phanariotes, voir entre autres *Symposium, l'Époque Phanariote, À la mémoire de Cléobule Tsourkas, 21–25 octobre 1970* (Salonique: Institute for Balkan Studies, 1974);

Derniers descendants de l'ancienne noblesse byzantine,<sup>7</sup> et plus tard riches commerçants ou hommes de lettres, les Phanariotes avaient formé une nouvelle classe dominante parmi les Grecs et avaient occupé les offices les plus hauts du Patriarcat et de la Sublime Porte en introduisant une nouvelle idéologie dans la société grecque soumise aux Ottomans.<sup>8</sup> Instruits et polyglottes, parce qu'ils avaient gagné la confiance des Ottomans et parce qu'il était interdit aux musulmans d'apprendre des langues étrangères, ils accédèrent aux principales charges de la diplomatie ottomane, comme celles de drogman de la flotte, qui était l'intermédiaire entre le sultan et ses sujets conquis, ainsi que celle de grand drogman, qui était chargé des relations diplomatiques.<sup>9</sup> Mais leur plus grande réussite fut le privilège d'être nommés dès le début du XVIIIe siècle gouverneurs des deux Principautés danubiennes, la Valachie et la Moldavie.<sup>10</sup> Cela impliquait une attitude particulière et une distinction sociale. Par la suite, l'autorité des Phanariotes s'établit, leur mentalité, attitude et tenue s'adaptèrent à la nouvelle réalité. La cérémonie de nomination et l'étiquette de la cour des hospodars étaient véritablement princières et leurs droits dignes de leur titre, ainsi que le décrit en 1904 Eugène Rizo-Rangabé, qui était le descendant d'une famille phanariote, dans son *Livre d'or de la noblesse Phanariote*:

De facto les princes de Valachie et de Moldavie jouissaient de toutes les prérogatives de la souveraineté absolue. Ils étaient officiellement et avec grande pompe sacrés et oints Princes par le Patriarche de Constantinople dans la grande Eglise du Patriarcat. Ils tenaient une brillante cour, ils avaient une armée indigène, faisaient la guerre et la paix avec les pays voisins, promulguaient des lois, avaient le droit de vie et de mort sur leurs sujets et ils étaient représentés à Constantinople par un vrai Agent

---

Andrei Pippidi, "Phanar, Phanariotes, phanarotisme," *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne* (Bucarest: Academiei România; Paris: CNRS, 1980), 341–50; Pippidi, *Byzantins, Ottomans, Roumains: Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales* (Paris: Honoré Champion, 2006).

<sup>7</sup> Nicolae Iorga, *Byzance après Byzance* (Bucarest: Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, Comité National Roumain, 1971).

<sup>8</sup> Dimitris Apostolopoulos, *Η εμφάνιση της Σχολής του Φυσικού Δικαίου στην "Τουρκοκρατούμενη" ελληνική κοινωνία: Η ανάγκη μιας νέας Ιδεολογίας* (Athènes: s.n., 1980).

<sup>9</sup> Le drogman est un "lettré de formation occidentale, humaniste et polyglotte, chargé de hautes responsabilités politiques", voir Andrei Pippidi, "Quelques drogman de Constantinople au XVIIe siècle," *Hommes et idées du Sud-Est européen*, 134.

<sup>10</sup> Pour le régime des Phanariotes dans les pays roumains, voir Radu Florescu, "The Phanariot Regime in the Danubian Principalities," *Balkan Studies* 9, no. 2 (1968): 301–18; Dan Berindei, "Phanariotische Herrscher und Rumänische Boyaren in den Rumänischen Fürstentümern (1711–1821)," *Revue Roumaine d'Histoire* 23, no. 4 (1984): 313–26.

Diplomatique ou Représentant. Tous ces droits. Reconnus par les traités cités plus haut, n'ont jamais été contestés par les Turcs.<sup>11</sup>

Les Phanariotes, tout en acceptant la légitimité ottomane, étaient en même temps polyglottes et cosmopolites, et jouaient le rôle de médiateurs culturels entre l'Occident et l'Empire ottoman. Pendant l'époque dite phanariote, une intense activité culturelle se développa dans les pays roumains et la propagation des idées des Lumières y atteignit son apogée. Les cours princières aspiraient à être des miniatures des cours occidentales, avec de riches bibliothèques, des professeurs de français et des traductions d'œuvres européennes en grec, souvent par l'intermédiaire du français. Suivant le modèle du despotisme éclairé, les princes grecs modernisèrent la législation, se préoccupèrent sérieusement de l'enseignement et fondèrent plusieurs écoles, grecques et roumaines.<sup>12</sup>

Malgré les défauts de cette classe comme l'amour du pouvoir, l'arrogance, le climat d'intrigue, de haine, de soupçon qui régnait entre eux,<sup>13</sup> les archontes du Phanar étaient plus ou moins hommes de culture et amis du progrès, fort influencés par la pensée philosophique et pédagogique des Lumières.<sup>14</sup> L'élément grec se répandit partout et en ce temps-là le grec était la *lingua franca* entre les pays des Balkans: le grec ancien destiné à l'enseignement supérieur et le grec moderne au commerce. Parallèlement, la langue française, jusqu'ici langue diplomatique, commençait à s'imposer comme moyen de transmission de la pensée européenne. L'imprimerie à l'époque phanariote publiait surtout les principales œuvres européennes qui étaient traduites en grec ou en roumain, tandis que la majorité des imprimés de l'époque pré-phanariote avaient un contenu religieux dogmatique. Les premiers parchemins de la seconde moitié du

<sup>11</sup> [Eugène Rizo-Rangabé], *Livre d'Or de la Noblesse Phanariote en Grèce, en Roumanie et en Turquie par un Phanariote* (Athènes: S. C. Vlastos, 1892), vii.

<sup>12</sup> Sur la fondation des écoles, voir Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* (Salonique: Institute for Balkan Studies, 1974); Camariano-Cioran, "Écoles grecques dans les principautés danubiennes au temps des Phanariotes," dans *Symposium*, 49–56.

<sup>13</sup> C. Handjeri a laissé un souvenir méprisable, celui d'un tyran exploitant ses sujets, évoqué dans les rapports des voyageurs étrangers séjournant dans les principautés, voir Paul Cernovodeanu, "Les voyageurs français devant les réalités roumaines," *Annales Historiques de la Révolution française* 48 (1976): 455.

<sup>14</sup> Sur l'œuvre sociale et culturelle des Phanariotes dans les Principautés, voir Ieronymos Constantinidis, *Το εκπαιδευτικό έργο των Φαναριωτών ηγεμόνων εις τας Παραδουνάβιας Ηγεμονίας Βλαχίας και της Μολδαβίας* (Istanbul: Tsitouris, 1949); Ekkehard Völk, "Die griechische Kultur in der Moldau während der Phanariotenzeit (1711–1821)," *Süd-Ost Forschungen* 26 (1967): 102–39; Pan J. Zepos, "La politique sociale des princes phanariotes," *Balkan Studies* 10, no. 1 (1969–1970): 81–90.

XVIII<sup>e</sup> siècle adressés aux écoles conseillaient l'étude des sciences au lieu de celle de la religion.<sup>15</sup> Dans le domaine législatif, les Phanariotes avaient conservé une partie du droit coutumier roumain, mais ils étaient principalement influencés par la pensée juridique romaine sur laquelle est basé le droit byzantin, qui fut utilisé comme source; en même temps, un grand nombre d'institutions s'orientaient vers les nouvelles idées des encyclopédistes et favorisaient des réformes sociales. Constantin Mavrocordato (1711–1769) fut le premier à lutter pour l'abolition du servage dans les Principautés.<sup>16</sup> Il faut noter aussi que c'est de la Moldovalachie que jaillit la première étincelle de la Révolution de 1821.<sup>17</sup>

Il est donc clair que les Phanariotes, pendant le temps où Codrica était à leur service, appartenaient aux couches progressistes de la société grecque. Ils étaient dignitaires au nom du sultan, mais pas très fidèles, conscients d'être les successeurs de l'Empire byzantin et surtout les héritiers de l'Antiquité classique ce qui les habilitait à créer un royaume suivant le modèle européen, gouverné dans l'esprit de la doctrine du despotisme éclairé,<sup>18</sup> ce qui était une attitude qu'ils appliquaient aux pays roumains.

La vie de Codrica à Constantinople et dans les Principautés coïncide avec la période que l'histoire européenne appelle "la fin du siècle des Lumières" et avec la Révolution française. Dans l'espace grec, c'est à cette époque, après le traité de Koutchouk-Kaïnardji (1774),<sup>19</sup> que l'on aperçoit les premiers résultats de l'influence des Lumières dans la vie économique, politique et intellectuelle de la nation hellénique. L'esprit des Lumières atteignit son apogée seulement au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avant la Révolution de 1821, alors que l'Europe passait au romantisme. Ainsi, pour la période qui nous intéresse, c'est-à-dire de 1774 jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les changements sont profonds dans tous les domaines de la vie humaine. Citons-en quelques-uns: la prospérité due au commerce et à la marine marchande, le vaste intérêt pour l'enseignement, l'imprimerie, l'étude, l'exigence

---

<sup>15</sup> Stefan Barsanescu, "La pensée pédagogique du siècle des Lumières d'après les parchemins princiers de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle destinés aux écoles: Sa genèse," dans *Symposium*, 57–60.

<sup>16</sup> Florin Constantiniu, "Constantin Mavrocordato et l'abolition du servage en Valachie et en Moldavie," dans *Symposium*, 377–84.

<sup>17</sup> Apostolos Daskalakis, "Les Phanariotes et la révolution grecque de 1821," dans *Symposium*, 75.

<sup>18</sup> François Bluche, *Le despotisme éclairé* (Paris: Hachette, 1969).

<sup>19</sup> Le traité de Koutchouk-Kaïnardji était surtout l'œuvre du grand drogman Alexandre Ypsilanti, voir Démètre Skarl. Soutzo, "Les familles princières grecques de Valachie et de Moldavie," dans *Symposium*, 230. Sur ce traité voir aussi Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman* (Paris: Fayard, 1989), 269–70.

d'un niveau de vie plus élevé, la vertu civique à la place de la vertu religieuse. Les Phanariotes furent – outre les commerçants – les porteurs de la pensée européenne et de tout changement de la nation. Le sentiment national, culturel et politique est stimulé par le savant Phanariote Dimitrios Katartzis, qui cultive vers 1790 un climat d'encyclopédisme dans son entourage, auquel participe également Codrica.<sup>20</sup>

Au cours des cinq années où il reste dans les Principautés, Codrica acquiert de bonnes connaissances de la philosophie et de la littérature des Lumières. En 1794, il traduit en grec l'ouvrage de Fontenelle *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686),<sup>21</sup> qui représente la vision cosmographique européenne du XVIIe siècle, mais qui pour le monde grec est presque un acte subversif.<sup>22</sup> Sous l'influence de l'encyclopédisme français et dans le climat du despotisme éclairé, Codrica sépare la théologie de la science tout en défendant la liberté de celle-ci. Ouvert aux nouveaux courants, comme le montrent les notes de bas de page tirées de l'*Encyclopédie méthodique*, il modernise le dispositif scientifique en passant du système copernicien au système newtonien.<sup>23</sup>

Il relie également les lois de la gravité au magnétisme animal, en soutenant fortement la théorie du mesmérisme. Le mesmérisme est connu à l'intelligenza grecque comme une nouvelle mode médicale qui défie le *status quo* entre science et religion. En effet, son ami Constantin Stamatis écrit en 1788 de Paris à Codrica “sur le magnétisme bestiaire”, tandis que l'érudit Daniel Philippides écrit en 1794 à Barbier de Bocage sur l'utilisation du magnétisme dans la lutte contre la peste. L'Église orthodoxe est embarrassée car certaines cérémonies religieuses, telles que l'exorcisme utilisé au traitement des crises épileptiques et démoniaques, sont ridiculisées par cette nouvelle théorie.<sup>24</sup>

<sup>20</sup> Dimitrios Katartzis, *Δοκίμια*, éd. C. Th. Dimaras (Athènes: Ermis, 1974), ιγ'.

<sup>21</sup> *Ομιλίες περί πληθύος κόσμων του κυρίου Φοντενέλ ... μεταφρασθείσαι από της γαλλικής Διαλέκτου εις την καθ' ημάς απλήν Ρωμαϊκήν γλώσσαν και υποσημειωθείσαι παρά Παναγιωτάκη Καγγελαρίου Κοδρικά του εξ Αθηνών* (Vienne: G. Ventotis, 1794).

<sup>22</sup> Panayotis Kondylis, “Το ηλιοκεντρικό σύστημα και η πληθύς των κόσμων,” *Ο Νεοελληνικός Διαφωτισμός και οι φιλοσοφικές ιδέες* (Athènes: Themelio, 1988), 109–28.

<sup>23</sup> Alexandra Sfoini, “Το μεταφραστικό έργο του Κοδρικά: *Ομιλίες περί πληθύος κόσμων του κυρίου Φοντενέλ*,” dans *Ο Ελληνικός Κόσμος ανάμεσα στην Ανατολή και τη Δύση 1453–1981*, t. 1, éd. Asterios Argyriou, Konstantinos A. Dimadis et Anastasia-Danaï Lazaridou (Athènes: Ellinika Grammata, 1999), 327–38. Voir aussi Lucia Marcheselli-Loukas, “Οι σημειώσεις του Π. Κοδρικά στη μετάφραση του Fontenelle,” dans Argyriou, Dimadis et Lazaridou, *Ο Ελληνικός Κόσμος*, 249–60; Vivi Perraky, “Le Phanariote Kodrika et sa traduction grecque de Fontenelle,” *Revue Fontenelle* 5 (2007): 93–108.

<sup>24</sup> Mesmer, malgré les éléments mystiques de sa théorie, n'était pas un charlatan, il pouvait même être considéré comme un pionnier de la médecine. Sa théorie controversée avait été influencée par les idées de liberté et d'égalité correspondant à la position de l'homme

Codrica provoque ainsi la réaction du Patriarcat, qui condamne la traduction comme étant une déviation de la philosophie aristotélicienne. Le point de vue officiel de l'Église contre le transfert en grec des "théories pernicieuses" des "modernistes" et des "nombreux mondes de nouveaux philosophes" sera exprimé en 1797 par Sergios Makraios, aristotélicien traditionnel, professeur des sciences à l'École du patriarcat, qui s'opposera aux adeptes de Copernic dans une trilogie dédiée au patriarche Anthime de Jérusalem.<sup>25</sup> Codrica commentera dans une lettre à Stamatias les réactions de "l'Inquisition barbare des Grecs" envers sa traduction.<sup>26</sup>

À cette époque, au cours de laquelle les Phanariotes professent le renouveau, Codrica est initié à tous les aspects de la culture phanariote. Il exprime sa curiosité intellectuelle, l'amour de la lecture et commence à écrire. Tout d'abord les *Éphémérides* (depuis 1787), un genre usité dans le milieu phanariote,<sup>27</sup> qui s'adapte aux tonalités personnelles du journal intime et à une langue qui préserve de nombreux éléments de la langue parlée et de la mentalité cosmopolite phanariote;<sup>28</sup> il y révèle un talent littéraire qui n'eut pas de suite.<sup>29</sup> Ses poèmes lyriques sur le thème de l'amour, qui appartiennent de même à une habitude phanariote, ne sont pas particulièrement réussis. En 1791, dans les Principautés danubiennes, imitant les libelles de l'Église et le style phanariote, il compose un

---

dans le système d'harmonie avec la nature, elle était largement connue en France en 1780 et organisée comme les loges maçonniques. Voir Robert Darnton, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France* (Cambridge: Harvard University Press, 1968); Vassilios B. Makridis, "Ζωικός μαγνητισμός (Mesmerismus) και Ορθόδοξη Εκκλησία την περίοδο του (νεο)ελληνικού Διαφωτισμού," dans *Νεοελληνικός Διαφωτισμός: Απόπειρα μιας νέας ερευνητικής συγκομιδής* (Kozani: Institut du livre et de la lecture, 1999), 231–98.

<sup>25</sup> Vasilios N. Makrides, *Die religiöse Kritik am kopernikanischen Weltbild in Griechenland zwischen 1794 bis 1821: Aspekte griechisch-orthodoxer Apologetik angesichts naturwissenschaftlicher Fortschritte* (Berne: Peter Lang, 1995), 95 sqq. Pour une critique ultérieure (1809), quand la théorie du système solaire avait déjà prévalu, voir Giorgos Papagiorgiou, *Ένα αγνοημένο χειρόγραφο χριστιανικής αστρονομίας: Το "Τρόπαιον κατά των Κοπερνικανών" του Γρηγοράσκου Μπαλανίδη* (Ioannina: Université d'Ioannina, 1994).

<sup>26</sup> Aikaterini Koumariou et Dimitris Angelatos, "Αρχείο Κοδρικά," *Τετράδια Εργασίας* 11 (1987): 24.

<sup>27</sup> Voir l'introduction d'Alkis Angelou, Panayotis Codrica, *Εφημερίδες*, éd. Alkis Angelou (Athènes: Ermis, 1991), 22\*–30\*.

<sup>28</sup> Alexandra Sphini, "Langue et mentalités au Phanar (XVIIe–XVIIIe siècles): D'après les "Éphémérides" de P. Codrica et d'autres textes du milieu phanariote" (PhD diss., Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1991).

<sup>29</sup> Selon Alkis Angelou, la description est serrée, rapide, elle use de l'asyndète, son style est un jeu de contrastes, de satire et d'ironie, voir Codrica, *Εφημερίδες*, 39\*–40\*.



pamphlet contre son ancien maître, le drogman Kostakis Hantzeris, intitulé “Miroir en épée” (*Ξιφηφορικός καθρέπτης*).<sup>30</sup>

Codrica est séduit par le mode de vie phanariote, luxueux, quelque peu oisif et frivole, condamné par les moralistes, et par l’aisance “des gens du monde et de l’esprit”, les Européens qu’il fréquente à Constantinople et dans les Principautés. Les mœurs de Paris, où le bon goût poussait les nobles à une morale contraire à la vertu prisée de la bourgeoisie, s’étaient transmises à la Russie et à la Transylvanie (apparemment aussi aux Principautés).<sup>31</sup> Dans son journal, Codrica confie sa vie amoureuse, assez intense, quelque peu libertine, qui l’aurait probablement mis en opposition avec les moralistes qui condamnaient la corruption des mœurs dans les Principautés, s’il ne louait pas l’amour avec le style sublime d’une “âme sensible”.<sup>32</sup> Son amour pour une dame de l’aristocratie de Jassy est raconté dans son journal intime dans un style orné d’emprunts à la littérature grecque ancienne et entaché d’une dose de mélancolie:

je menai une vie d’excès jusqu’au moment où le brillant amour toucha mon cœur, tout d’abord sous la forme d’une allusion très simple et très tendre à sa mère, qui vivait encore ... beaucoup [de femmes] furent invitées, et certaines étaient belles, dont Aphrodite, radieuse comme la déesse ... c’est alors le seul temps de douce adoration et de vie heureuse que j’aie vécu tout au long de ma triste vie.<sup>33</sup>

Ses contacts au Phanar – comme avec Mme Tyaniti, la célèbre “coccona Mane”, qui semble avoir entretenu un salon littéraire à Stavrodromi, le quartier des ambassades–,<sup>34</sup> lui semblent provinciaux quelques années après. Lorsqu’il rend visite à ses proches à Athènes en 1790, ceux-ci l’accueillent “avec une grande joie et une grande jubilation”, et remarque avec étonnement: “ils nous servirent à une table commune, et je m’en étonnai grandement, car d’ordinaire seuls les hommes s’y assoient ensemble, sans aucune des femmes de la famille”.<sup>35</sup>

<sup>30</sup> Ibid., 53\*–56\*, 201–11.

<sup>31</sup> François Bluche, *La noblesse française au XVIIIe siècle* (Paris: Hachette, 1973, 71).

<sup>32</sup> Sa sensibilité excessive lui vaudra beaucoup d’ennuis au cours de sa vie, ainsi qu’il l’admet lui-même: “Cette instabilité causée par une extrême exacerbation des sens m’a très souvent nui sur nombre de sujets,” voir Codrica, *Εφημερίδες*, 59, 107. Sur la sensibilité, voir Gerhard Sauder, “Sensibilité,” *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. Michel Delon (Paris: PUF, 1997), 1131–37; Alain Corbin, dir., *Histoire des émotions*, t. 2, *Des Lumières à la fin du XIXe siècle* (Paris: Seuil, 2016).

<sup>33</sup> Παναγιώτης Κοδρικιάς, *Εφημερίδες*, 88, 90.

<sup>34</sup> Alkis Angelou, “Η μαντάμ Τυανίτη,” *Ελληνικά* 44 (1994): 369–98.

<sup>35</sup> Codrica, *Εφημερίδες*, 9. Les femmes mangeaient avec leur mari quand elles étaient seules mais portaient quand elles recevaient des visites. Les enfants mangeaient séparément.

Lors de sa dernière visite, en 1797, il caractérise Athènes avec une charge aussi émotionnelle que celle de ses ancêtres, parlant de la “jadis glorieuse Attique”.<sup>36</sup>

Un fait intéressant est que les champs lexicaux de son journal intime révèlent qu’il met l’accent sur les valeurs de la civilité; ensuite vient l’éducation et en troisième position seulement la sagesse. C’est la première fois que dans un journal la valeur de la sagesse cède le pas à la civilité, qui en outre est connotée d’une façon nouvelle et prend le sens de mondanité. La qualification qui montre l’esprit mondain et cosmopolite dans le journal de Codrica est l’adjectif grec “κόσμιος” (du mot “κόσμος” qui signifie “monde”), associé au mot “esprit” qui est la traduction de l’expression française “homme d’esprit”. Attiré par l’esprit libre des “gens du monde”, qui sont à la pointe de ces valeurs sociales, Codrica tente de transmettre des connaissances aux “nobles” Phanariotes, semblables aux “gens du monde” de la fin du XVIIe siècle, que Fontenelle cherchait à toucher. La mondanité est aussi associée par Codrica, de façon plus traditionnelle, à la sagesse et à la douceur de l’homme honnête. Le caractère honnête se présente comme aimable, gracieux, doux et complaisant, courtois, obligeant, hospitalier et humain. La civilité est attribuée à l’âme, mais aussi aux manières et aux sentiments. Donc l’esprit et la mondanité vont de concert avec l’humanité et cernent le caractère de l’homme civil.<sup>37</sup>

La participation à la vie mondaine exige un niveau de fortune. Les activités économiques de Codrica ne sont pas connues directement, mais il apparaît qu’il dispose de grandes sommes, qu’il prête de l’argent et qu’il combine commerce, usure et affermage des revenus.<sup>38</sup> Cependant, l’enrichissement de Codrica, quel qu’il fût, n’était pas spectaculaire. Quelques années plus tard, en 1796, ses finances ne sont pas particulièrement prospères: bien qu’il puisse donner à son frère de l’argent pour faire du commerce et prêter des sommes à ses compatriotes, il semble payer une dette paternelle. La même année, il est informé de la mort de son père et il est obligé de chercher un colocataire dans la ville parmi les Phanariotes, car il ne peut pas louer de maison séparée. Il n’a jamais semblé être devenu riche. Plus tard à Paris, en 1819, désirant une maison confortable, il est

---

Seulement pendant les fêtes aurait lieu un festin de famille, voir Dimitrios Gr. Kambouroglou, *Ιστορία των Αθηναίων*, t. 3 (Athènes: Τυρ. Α Papageorgiou, 1889), 8. Les mœurs épicuriennes musulmanes veulent que les hommes et les femmes mangent à part, voir Suraiya Faroqhi, *Kultur und Alltag im Osmanischen Reich: Vom Mittelalter bis zum Anfang des 20. Jahrhunderts* (Munich: Beck, 1995), 246.

<sup>36</sup> Codrica, *Εφημερίδες*, 140–41.

<sup>37</sup> Sphini, “Langue et mentalités au Phanar,” 275–79.

<sup>38</sup> Spyros I. Asdrachas, “Στρατηγική των κεφαλαίων και γραφειοκρατικές λειτουργίες: Μια περίπτωση μίσθωσης προσόδων στα 1790,” *Ο Εραμιστής* 11 (1974): 160–74.

contrarié par les exigences de sa propriétaire. Son revenu, cependant, semble assez élevé car il est suffisamment à l'aise pour pouvoir aider ses amis et leur prêter de l'argent.<sup>39</sup>

Pourtant il laisse percer un certain mépris pour le métier des commerçants, qu'il appelle "épiciers". Pour lui, comme pour l'élite phanariote, les épiciers sont des gens sales qui ne s'occupent que des comptes du marché, donc triviaux. Néanmoins l'attitude de Codrica envers l'argent est ambiguë. Il aime les dépenses ostentatoires, comme, par exemple, faire des cadeaux luxueux ou donner de grandes gratifications aux serviteurs des hôtes étrangers. Par contre, il n'aime pas dépenser son argent sans raison, par exemple perdre aux cartes ou louer une maison très chère. Cette attitude dénote un esprit d'économie, qui montre un respect des valeurs bourgeoises d'épargne, de modestie et de retenue, qui n'appartient pas à la vie des archontes du Phanar, auxquels il attribue la valeur de la noblesse.<sup>40</sup>

Codrica devient un expert des questions de politique européenne et de diplomatie.<sup>41</sup> Cela lui sera particulièrement utile dans sa future carrière. En juillet 1795, il retourne à Constantinople, où, après beaucoup d'efforts, il réussit à être nommé premier interprète de l'ambassade ottomane désignée pour la France. Ici commence un nouveau chapitre de sa vie. Il restera en France quand son ambassadeur, avec qui d'ailleurs il n'avait plus de bonne relation, et qu'il considérait comme "barbare",<sup>42</sup> se verra contraint de quitter le pays lors de la campagne d'Égypte (1798–1801), pays dont le sultan réclamait la souveraineté. À Paris, où il demeurera jusqu'à sa mort en 1827, il s'applique à ses devoirs professionnels de traducteur au Ministère des Affaires étrangères et à sa vie familiale et sociale (il a un fils et il fréquente les salons de madame de Staël et de madame de Genlis) et il jouit d'une renommée publique. Boissonnade note que Codrica "par l'élégance de son esprit et la politesse de son goût fait honneur à

<sup>39</sup> Phaidon Bouboulidis, "Ανέκδοτοι επιστολαί του Παν. Κοδρικά προς τον Δημ. Ποστολάκα," *Αποθήκευση Αποτελέσματος Επιστημονική Επετηρίς της Φιλοσοφικής Σχολής του Πανεπιστημίου Αθηνών* 21 (1970–1971): 39–95.

<sup>40</sup> Sphini, "Langue et mentalités au Phanar," 280, 288–91.

<sup>41</sup> Il correspond au nom du prince Michel Soutso avec son ami Constantin Stamatis, installé à Paris, et il est informé sur les derniers événements de la Révolution française, voir Panayotis Michailaris, éd., *Επιστολές του Κωνσταντίνου Σταμάτη προς τον Παναγιώτη Κοδρικά για τη Γαλλική Επανάσταση: Ιανουάριος 1793*, préface Émile Legrand (Athènes: Ideogramma, 2002).

<sup>42</sup> Alexandra Sfoini, "Από τη 'βάρβαρη' Ασία στη 'φωτισμένη' Ευρώπη: Το οδοιπορικό του Π. Κοδρικά," *Μνήμη Εύης Ολυμπίου: Τοπικές κοινωνίες στον θαλάσσιο και ορεινό χώρο στα νότια Βαλκάνια, 18ος–19ος αι.* (Corfou: Département d'Histoire de l'Université Ionienne, 2014), 277–92.

l'ancienne Athènes”, tandis que la revue *L'Alchymiste littéraire* écrit en 1801 de l'interprète de l'ambassadeur ottoman: “il a beaucoup d'esprit, il est très instruit. Il parle le français avec facilité, avec grâce, il fait de jolis vers”.<sup>43</sup> En même temps, il suit la vie politique et intellectuelle de sa nation et intervient lorsqu'il le juge nécessaire en rédigeant des brochures anonymes sur la Révolution grecque de 1821, dans lesquelles il associe le patriotisme à ses ambitions politiques toujours actives. Ceci est illustré par la réponse aux accusations du “mishellène” Bartholdy et par une note inachevée sur une publication anonyme hostile à la Révolution grecque.<sup>44</sup> Dans ses rapports administratifs relatifs à l'Empire ottoman et à la question grecque (1806),<sup>45</sup> contournant les instructions de Hauterive, il expose son point de vue et propose des solutions qui montrent sa préférence pour les Français, – d'ailleurs, il suit leur politique –, son amour de sa patrie et son aversion pour les Turcs, insistant sur la nécessité de la réforme de leur système administratif théocratique et despotique. Il est contre le démembrement de l'Empire ottoman, qui favoriserait la Russie, et il opte pour sa division en deux parties, l'une asiatique sous domination ottomane, l'autre autonome, européenne, toutes deux sous la haute souveraineté de l'empereur français, auquel il adresse des louanges.<sup>46</sup>

Plus tard, à l'époque de Restauration,<sup>47</sup> il intervient par des rapports et des lettres aux souverains de la France et de l'Angleterre, au tsar Alexandre Ier et au gouverneur de la Grèce Kapodistrias, ainsi que par des pamphlets anonymes sur le cas grec, influencés par la rhétorique philhellène et conservatrice de la Restauration:<sup>48</sup> la Révolution grecque, le plus important fait du siècle, est distincte de la Révolution des Jacobins et des Carbonari, car elle vise à libérer

<sup>43</sup> Pour les commentaires des hellénistes dans la presse française, certains négatifs, voir Georges Tolia, *La médaille et la rouille: L'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794–1815)* (Paris: Kaufmann; Athènes: Hatier. 1997), 389–96.

<sup>44</sup> Koumariou et Angelatos, “Αρχείο Κοδρικά,” 38. Voir aussi Jean Dimakis, *P. Codrica et la question d'Orient sous l'Empire français et la Restauration* (Paris: Jean Maisonneuve; Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1986), 106–7.

<sup>45</sup> Les archives du ministère des Affaires étrangères français contiennent plusieurs références de Codrica à l'Empire ottoman, commandées pour la plupart par d'Hauterive, qui les utilisa pour écrire ses propres rapports à Napoléon, voir Dimakis, *P. Codrica et la question d'Orient*, 15 sqq.

<sup>46</sup> Dans ses archives se trouve un poème dans lequel il compare Napoléon à Zeus, et le qualifie d’“espoir des Grecs” et de “vainqueur des barbares”, voir Jean Dimakis, “Δύο πολιτικά στιχουργήματα του Παναγιώτη Κοδρικά,” *Ο Εραμιστής* 10 (1972): 33–39.

<sup>47</sup> Dimakis, *P. Codrica et la question d'Orient*, 51 sqq.

<sup>48</sup> Alexandra Sfoini, “Η ρητορική του φιλελληνισμού στην Επανάσταση του 1821: Τα γαλλικά φυλλάδια,” *Φιλελληνισμός: Το ενδιαφέρον για την Ελλάδα και τους Έλληνες από*

un peuple chrétien réduit en esclavage, descendant d'ancêtres célèbres par leur civilisation, de la tyrannie ottomane barbare, et non pas à renverser l'ordre établi et à imposer l'anarchie. Codrica soutient le projet d'expulsion des Ottomans de l'Europe chrétienne et civilisée et les droits naturels des Grecs à la liberté nationale. Hauterive (dans une note manuscrite adressée au ministère des Affaires étrangères) commente que de tels arguments sont conformes aux termes de l'humanité mais manquent de fondements politiques, et sont donc indignes d'être publiés.<sup>49</sup>

Il adresse aussi anonymement des pamphlets sur la Révolution grecque (1822, 1824), qui tentent d'influencer la politique française en faveur des revendications des Grecs insurgés, tout en conseillant le gouverneur grec Alexandre Mavrocordato, à qui il adresse les "Observations sur l'ordre administratif national",<sup>50</sup> où il lui propose diplomatiquement de ne pas privilégier les idées libérales, mais uniquement de libérer les Grecs des Turcs, d'agir suivant les principes de la civilisation et de lutter contre le despotisme; il lui recommande également d'éviter les atrocités contre les Turcs et de ne pas imiter leur barbarie. Combinant l'amour de la patrie – sans doute réfutant systématiquement tout commentaire sur la turcophilie<sup>51</sup> – avec ses ambitions politiques, il n'a pas évité la critique ironique de son adversaire Adamance Coray, l'éminent érudit grec séjournant à Paris, et sa nomination de représentant de la Grèce à Paris a été finalement empêchée en 1825. Toutefois, Codrica, défiant le dicton italien "altri tempi, altre cure", ne soutient plus l'exemple des Principautés comme étant la solution politique appropriée au cas de la Grèce, mais, conformément aux propos de Mavrocordato, il prône l'indépendance de l'État grec. Dans sa deuxième brochure anonyme (*Lettre messénienne*, 1824), il note qu'en Grèce les nobles en tant que classe distincte n'existent pas, tout en critiquant sévèrement les Phanariotes et les Boyards: ils sont, selon lui, un

---

*το 1821 ως σήμερα*, dir. Anna Mandilara, Georgios Nikolaou, Lampros Flitouris et Nikolaos Anastasopoulos (Athènes: Irodotos, 2015), 45–67.

<sup>49</sup> Hauterive a rédigé un mémorandum en faveur des Grecs en 1818, ainsi qu'au congrès de Vérone (1822), ce qui prouve qu'il est un analyste expérimenté en matière de questions politiques concernant les révolutions et le concept de souveraineté populaire, voir Artaud de Montor, *Histoire de la vie et des travaux politiques du comte d'Hauterive* (Paris: Adrien Le Clere, 1839), 467–68.

<sup>50</sup> Dimakis, P. *Codrica et la question d'Orient*, 78 sqq.

<sup>51</sup> Dans son pamphlet *Lettre à Mme la comtesse de Genlis* (1825), il répond à l'accusation sans fondement d'un éditeur français, influencé par le différend avec Coray, selon laquelle il avait écrit en faveur des Turcs et contre les Grecs, voir Dimakis, P. *Codrica et la question d'Orient*, 104–10.

produit de la domination ottomane et le patriarche est un esclave qui conseille l'asservissement. Dans son dernier essai (*Tableau synoptique de l'administration turque suivant les principes de la religion mahométane qui en est la base*, 1827),<sup>52</sup> il analyse le fonctionnement de l'État ottoman en tant que monarchie théocratique absolue dotée d'une loi fondamentale puisée dans le Coran et sans noblesse héréditaire: les offices constituent une distinction individuelle dans la hiérarchie politique.<sup>53</sup> Il souligne que le mahométisme repose sur les mêmes principes que le jacobinisme, exprimant son aversion pour les deux "dogmes désastreux" qui incarnent l'égalité et la fraternité (de la religion ou des intérêts). Il est favorable à la monarchie constitutionnelle, tout en essayant de rapprocher la Grèce de la France.

Pendant cette période, Codrica, participant à la discussion sur la future langue littéraire grecque, acquerra une renommée publique. Dans son livre *Étude du dialecte grec commun* (édité à Paris en 1818), il vise à soutenir la langue écrite de l'élite phanariote et du Patriarcat en tant que langue commune de la nation. Malgré sa charge idéologique intense, l'étude est le premier effort systématique de retracer l'histoire de la langue grecque, de l'antiquité à la domination ottomane. Dans la préface, Codrica écrit:

C'est un style général et commun de notre Dialecte National anobli. Le manient d'ordinaire tous les nobles, ceux qui, de par leur apprentissage des usages et leur éducation, ont exercé leur Langue natale de leurs pères ... Tous ceux qui composent la partie saine de la Nation ... Il s'agit donc des us principaux de notre Nation, et pas seulement de deux ou trois petits mots gréco-barbares.<sup>54</sup>

Prenant position en faveur de la langue de "la partie saine de la Nation" ou des "nobles" instruits, c'est-à-dire toute la hiérarchie ecclésiastique et politique, il apparaît comme un apologiste du *statu quo* social. Le soutien d'une langue formée par les élites sociales, son pouvoir et son prestige font référence à

<sup>52</sup> Ibid. 109 sqq.

<sup>53</sup> Cf. la référence de Voltaire: "Les Turcs sont libres, mais ils n'ont chez eux aucune distinction de noblesse. Ils ne connaissent de supériorité que celle des emplois." *Essai sur les mœurs*, 1756, chap. XCIII (État de la Grèce sous le joug des Turcs). Voir aussi Halil Inalcik, *Η Οθωμανική αυτοκρατορία: Η κλασική εποχή, 1300-1600*, traduction Mihalis Kokolakis (Athènes: Alexandria, 1995), 201.

<sup>54</sup> *Μελέτη της Κοινής Ελληνικής Διαλέκτου παρά Παναγιωτάκη Καγκελλαρίου Κοδρικά του εξ Αθηνών πρώην μεγάλου Γραμματικού της Αυθεντίας Βλαχίας και Μολδαβίας, εκδοθείσα φιλοτίμω δαπάνη των ευγενών και φιλογενών κυρίων Αλεξάνδρου Πατρινού και αδελφών Ποστόλακα, τόμος Α' (Paris: J. M. Eberhart, 1818), νβ, οδ.*

Vaugelas et au modèle des monarchies occidentales – en particulier la France.<sup>55</sup> En même temps, le Patriarcat, qui a accueilli favorablement l'*Étude*, désapprouve à nouveau les philosophes des Lumières. L'*Étude* et plusieurs autres écrits de l'époque reflètent la controverse linguistique entre les érudits grecs et le mènent à une dispute avec Coray.<sup>56</sup> Apparemment, la comparaison avec Coray se fait aux dépens de "l'amateur" des lettres, comme l'a décrit C. Th. Dimaras.<sup>57</sup> En dépit des jugements flatteurs des hellénistes français sur sa personnalité, qui le rapprochent de son type préféré, le philosophe voltairien, homme du monde pourvu des charmes du bel esprit, ni son œuvre publiée ni son œuvre inédite ne sont comparables à l'œuvre de Coray.

En guise de conclusion, on pourrait dire que Codrica a traversé l'histoire comme partisan de la langue d'un groupe social établi, celui des Phanariotes et du Patriarcat, et que c'est à partir de cette position qu'il a été le principal opposant à Adamance Coray et aux érudits grecs de son cercle, liés plutôt à la classe des commerçants. Pourtant, il ne s'agit pas d'un portrait typique du noble. Dignitaire au service des cours princières, il était en même temps un homme de lettres, un encyclopédiste, qui, dans le sens voltairien du terme, avait de l'esprit et prenait plaisir aux charmes de la conversation et de la sociabilité mondaine très largement féminine. De plus, il a participé à la dynamique qui visait à l'édification intellectuelle du nouvel homme des Lumières.

Appartenant au début à l'avant-garde éclairée et attiré par les nouvelles valeurs, il s'est trouvé à la fin en décalage avec son époque, luttant pour la préservation de droits anciens, comme le personnage décrit par Lucien Febvre.<sup>58</sup> En défendant la classe phanariote, dont la réceptivité à la pensée moderne ne dépassait pas le cadre du despotisme éclairé, il a vécu un retournement à l'égard de cette même modernité. Il apparaît alors que l'extraction noble de Codrica, alliée à son éducation guidée par les Lumières, ainsi que ses contacts avec la hiérarchie politique, ont forgé au fond sa vision du monde et son identité complexe.

*Institut de Recherches Historiques / FNRS*

<sup>55</sup> Marc Fumaroli, *L'âge de l'éloquence: Rhétorique est "res literaria" de la Renaissance au seuil de l'époque classique* (Genève: Droz, 1980), 619, 648–49.

<sup>56</sup> Apostolos B. Daskalakis, *Κοραΐς και Κοδρικάς: Η μεγάλη φιλολογική διαμάχη των Ελλήνων, 1815–1821. Εν παραρτήματι τα κείμενα της διαμάχης* (Athènes: s.n., 1966), 42.

<sup>57</sup> Dimaras, "Προτομή του Κοδρικά," 81.

<sup>58</sup> Pierre Serna, "Le noble," dans Vovelle, *L'homme des Lumières*, 40.